# Gérer les culturèmes dans la traduction

**Ioana BĂLĂCESCU**
Université de Craiova
Roumanie
**Bernd STEFANINK**
Universität Bielefeld, Allemagne
Université « Babeş-Bolyai » de Cluj-Napoca
Roumanie

**Résumé:** Si, en 1974, Nida pouvait encore écrire « What we do aim at, is a faithful reproduction of the bundles of componential features » (Nida 1974, 50), 11 ans plus tard, il admet : « We are no longer limited to the idea that meaning is centered in words or even in grammatical distinctions » (Nida 1985, 119). Reiß/Vermeer (1984) et leur *Fondements d'une théorie de la translation* avaient passé par là. Dans leur publication venaient se couler de la façon la plus manifeste les idées qui mijotaient dans les esprits des traductologues depuis quelque temps, idées qu'on peut considérer comme le « tournant culturel » en traductologie. L'article donne un certain nombre d'exemples du reflet de ce tournant dans la pratique et le situe par rapport aux courants traductologiques dans l'histoire. Il propose également une définition de la notion de « culture » pertinente pour le traducteur ainsi que les démarches traduisantes qui en découlent.

**Mots-clés:** culturème, théorie du skopos, skoposthéorie, créativité, culture, analyse conversationnelle

**Abstract :** If, in 1974, Nida was still able to write: « What we do aim at, is a faithful reproduction of the bundles of componential features » (Nida 1974, 50) eleven years later he had been forced to change his mind: « We are no longer limited to the idea that meaning is centered in words or even in grammatical distinctions » (Nida 1985, 119). There would be no getting around Reiß/Vermeer (1984) and their *Grundlegung einer Translationstheorie* (*Fundamentals of a Translation Theory*). With their publication, the ideas, which had already been brewing for some time in Traductologs' minds, had taken shape in the most manifest of ways and could be considered as the « cultural turning point » in translation studies. The article gives a certain number of examples of practical repercussions in lay of this turning point and situates it in respect to traductological currents in history. It also proposes a



BDD-A24413 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:50:19 UTC)

definition of culture relevant for both the translator and the problem solving strategies deriving from it.

**Keywords :** cultureme, skopostheorie, creativity, culture, conversational analysis.

## 1. Situons le problème!

Si, en 1974, Eugene Nida pouvait encore écrire, dans un esprit structuraliste : « What we do aim at, is a faithful reproduction of the bundles of componential figures » (Nida 1974, 50), ceci était devenu impossible, au plus tard, après la publication des *Fondements d'une théorie de la translation* de Katharina Reiß et Hans Vermeer (1984), dont le mérite principal est d'avoir intégré la composante culturelle du texte à traduire comme faisant partie intégrante de l'information véhiculée par le texte, ceci dans le cadre plus vaste de la « Skopostheorie ». La réaction de Nida ne s'est pas fait attendre, qui, onze années plus tard, est revenu sur ses affirmations, émises en 1974, en écrivant : « We are no longer limited to the idea that meaning is centered in words or even in grammatical distinctions. Everything in language, from sound symbolism to complex rhetorical structures carries meaning » (Nida 1985, 119).

Après la vision simpliste des structuralistes - selon laquelle on devait arriver à la bonne traduction (supposée objective) par une décomposition du mot en traits pertinents susceptibles de retrouver, en langue cible, un mot dans lequel viendraient se glisser ces traits pertinents, leur fournissant ainsi l'habit censé correspondre à celui qu'ils avaient dans la langue source - la vision des théoriciens du *skopos* était une révolution dans la conception de l'opération traduisante.

Elle ne facilitait pas la tâche du traducteur. Elle lui donnait de nouvelles responsabilités, mais aussi de nouvelles libertés. D'une part, elle l'obligeait à prendre en considération l'ensemble du texte, à prendre en considération sa fonction et, plus particulièrement, la mesure dans laquelle les éléments du texte à traduire venaient soutenir cette fonction globale. De même, elle faisait appel à toute la sensibilité du traducteur face aux éléments culturels véhiculés par le texte, surtout ceux qui l'étaient de façon implicite, qui devaient être explicités sous l'impératif de la « *Wirkungsgleichheit* » (adéquation de l'effet produit sur le récepteur), (du moins pour le cas - le plus usuel - où la fonction du texte restait identique). Mais, d'autre part, la théorie du *skopos* comportait aussi un aspect libérateur dans la mesure où « tous les moyens sont bons pour arriver à produire cette *Wirkungsgleichheit* » (Reiß / Vermeer 1984, 101), ouvrant ainsi la porte à la créativité.



BDD-A24413 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:50:19 UTC)

Voyons comment la traductrice d'*Astérix le Gaulois* a usé de cette liberté.

*1. 1. Une référence culturelle manquée : « Scaune musicale »*

Dans le premier volume de la célèbre bande dessinée *Astérix, le Gaulois* (Uderzo/Goscinny 1954, 6), les Romains tirent au sort lequel d'entre eux va être désigné pour aller espionner les Gaulois. Ils le font en utilisant le jeu des chaises musicales. *Astérix* est un texte dont le but primordial est de faire rire. Et pourtant, le lecteur de la version roumaine d'*Astérix le Gaulois* (Goscinny / Uderzo 1994) n'a pas toujours de quoi rire. Il sera même irrité de ne pas comprendre pourquoi de sérieux militaires romains semblent s'amuser comme des fous à danser autour d'un ensemble de chaises. Il sera encore plus étonné d'apprendre que cet exercice a permis de déterminer quel était le Romain qui s'était porté « volontaire » pour aller espionner les Gaulois. Le fait qu'on lui dit qu'il s'agit de « *scaune musicale* » – la traduction littérale de «chaises musicales » - ne l'éclaire en rien.

La traductrice allemande (1968, 6), par contre, n'a pas traduit par « *musikalische Stühle* » (qui serait la traduction littérale de « chaises musicales »), mais par « *die Reise nach Rom* » (le voyage à Rome) ; elle aurait pu choisir aussi « *Die Reise nach Bethlehem* », ou *« nach Jerusalem »,* qui désignent tous trois le jeu des chaises musicales en allemand. En choisissant Rome au lieu de Bethléem, qui est plus fréquent, elle a en outre compensé une perte, dont nous parlerons plus bas, au niveau des jeux de mots (cf. « Les Romains y perdent leur latin »). Elle a tenu compte d'un fait culturel qui veut que le « jeu des chaises musicales » s'appelle « *die Reise nach Rom / Bethlehem / Jerusalem* » en allemand. Là où le lecteur roumain est décontenancé, le lecteur allemand rit au même titre que le lecteur français. Or, nous avons affaire à un texte destiné à faire rire et non à une étude psychosociale qui chercherait à étudier les dénominations des jeux de société, en se basant sur des traductions littérales. Le traducteur roumain aurait évidemment dû choisir la dénomination roumaine de ce jeu: « *schimbă-ţi cuibul păsărică* » (litt.: change de nid oiseau!).

*1.2. Une référence culturelle compensée: « Romanii îşi pierd aici latina »*

Peut-être le lecteur roumain rira-t-il en lisant « Romanii îşi pierd aici latina » — traduction littérale de « les Romains y perdent leur latin », mais cette phrase n'a pas, en roumain, le statut de phraséologisme qui



BDD-A24413 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:50:19 UTC)

permette la connivence qui s'établit entre l'auteur et le lecteur à travers le jeu de mots qui résulte du fait que ce phraséologisme français est pris à la fois au sens figuré de ne rien comprendre à qqch. et au sens propre, avec une allusion au fait que la langue des Romains est justement le latin.

Dans la version allemande, qui n'est malheureusement pas non plus en mesure d'assurer cette connivence, nous assistons toutefois à un effet de compensation au niveau du texte considéré comme un ensemble. En effet, la traductrice a choisi « die Reise nach Rom » pour le jeu des chaises musicales. Elle rétablit ainsi à quelques images d'intervalle le type de jeu de mots et le clin d'œil de l'auteur au lecteur.

*1.3. Un échec : « Sacapus »*

Là où les deux traducteurs ont échoué, c'est dans la traduction du nom du légionnaire romain « Sacapus », nom que les lecteurs français donneront plutôt à leur chat, faisant ainsi allusion aux aspects prototypiques de cet animal. Et pourtant le roumain « *Purecilius* » (*purec* = *puce* + désinence latine) aurait été une dénomination de structure équivalente et produisant à peu près le même effet comique, puisque le légionnaire romain en cause est de taille petite (comme une puce), ce à quoi la traductrice allemande fait allusion en traduisant par *Caligula Minus*, traduction qui ne rend évidemment pas la connotation culturelle française du chat (si même on peut parler de « traduction », puisque ce nom ne peut se comprendre que dans une communauté culturelle où le latin a une certaine importance).

Ce que ces trois exemples ont en commun, c'est que derrière les mots se cachent des faits culturels qui, eux, sont porteurs du rhème du texte, c'est-à-dire de l'information principale, celle qui assure la finalité du texte, qui est de faire rire.

## 2. Une définition de la culture pertinente pour le traducteur: l'implicite partagé par une communauté

*Que nous apprennent ces exemples?*

1) qu'il existe des faits culturels qui sont différents d'une communauté linguistique à l'autre ;
2) que ces faits culturels font partie intégrante du message véhiculé par les mots du texte ;
3) que le traducteur qui ne tient pas compte de ces faits culturels passe à côté de l'intention communicative du texte source ;



BDD-A24413 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:50:19 UTC)

4) qu'il existe des moyens de compenser le manque d'éléments culturels équivalents à un endroit du texte, si l'on considère le texte comme un ensemble dont le sens dépasse la somme des sens individuels des mots.

Face à la définition de la culture donnée par le *Petit Robert* (1977, 436) – qui définit la culture comme « l'ensemble des connaissances acquises qui permettent de développer le sens critique, le goût, le jugement » – qui ne lui est pas très utile, le traducteur doit trouver une définition de la culture qui le guide dans ses choix traduisants.

Les trois premières observations énumérées ci-dessus nous permettent de dégager un aspect définitoire de la culture, pertinent pour le traducteur: *la culture, c'est l'implicite partagé par une communauté.* Au traducteur de voir dans quelle mesure il doit expliciter cet implicite en fonction de la finalité de son texte et du *back ground* socio-culturel différent du récepteur en LC.

N.B.: Il existe évidemment un grand nombre d'autres définitions de la culture, dont certaines sont également pertinentes pour le traducteur, comme, par exemple, celle qui découle de la rhétorique - différente selon les cultures – qui structure les phraséotextes, c'est-à-dire les textes à structure linguistique préformée, comme on la trouve dans la présentation de lettres administratives, de textes juridiques, de textes scientifiques, etc.

Des recherches encore très récentes ont permis d'affirmer que ces rhétoriques différentes sont les manifestations de structures préférentielles dans l'acte de communication (« *kommunikative Präferenzen* » House 1999, 43-54). Ainsi les analyses contrastives de Clyne (1987, 211-247) ont montré que le texte scientifique anglo-saxon est caractérisé par une prise en considération des attentes du récepteur du texte, alors que l'auteur scientifique allemand se concentre sur une présentation de son thème, sans se soucier de son public. Ceci se manifeste par un manque de transitions entre les différents points thématiques, par un manque d'introduction de nouveaux termes ou le manque de résumé, pour mieux assurer la compréhension du récepteur, à la fin d'un chapitre.

Les résultats des recherches de Clyne (1987, 211-247) et autres dans cette optique ne sont toutefois pas sans être contestés et il est trop tôt pour déterminer dans quelle mesure ils doivent impérativement mener à une structuration différente du texte scientifique cible, ceci d'autant plus que la communauté scientifique du XXI$^{e}$ siècle a tendance à se donner un profil supranational. Le traducteur devra, cependant, au moins se poser la question d'une deuxième définition de la culture, pertinente pour l'opération traduisante, qu'on pourrait formuler comme suit: la culture comme vision du monde et ensemble de comportements acquis par socialisation par un groupe d'individus faisant partie de la même communauté linguistique, une sorte de 'software of the mind', qui régit la



BDD-A24413 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:50:19 UTC)

vision du monde et les comportements de ce groupe d'individus (l'*habitus* de Bourdieu).

## 3. La traduction de l'implicite et la notion de « fidélité »

### *3.1. Un problème fondamental révélé par une étude empirique synchronique basée sur la méthode de l'analyse conversationnelle*[1]

Les corpus[2] conversationnels que nous avons recueillis, afin d'étudier les stratégies utilisées par les traducteurs pour résoudre les problèmes de traduction, nous montrent que la traduction de l'implicite constitue un problème réel et qu'il est étroitement lié à la notion de fidélité.

Dans l'exemple suivant, les traducteurs avaient à traduire un texte décrivant les séances du conseil des ministres sous la présidence de François Mittérand. Confrontés à la traduction du mot « Tonton », qui est utilisé dans ce texte pour désigner le Président de la République Française, sans qu'à aucun endroit du texte cette relation soit explicite, les traducteurs, en train de « négocier » leur version commune en langue cible (LC) ont eu un débat au centre duquel se situait en fait la notion de fidélité et qui reflète les deux positions fondamentalement opposées que nous observons tout au long de l'histoire de la traduction à travers le siècles : la dichotomie « sourciers » vs. « ciblistes », les sourciers étant ceux pour qui la fidélité consiste à ne rien changer au texte source, au risque de fournir un texte inintelligible pour le lecteur en langue cible, les ciblistes étant ceux qui visent surtout à rendre un texte cohérent en langue cible, au risque d'éliminer des éléments culturels importants dans le texte source. Extrait du corpus conversationnel:

Inf.1 Tu ne peux pas être fidèle au texte et en même temps toucher la satire, c'est ce qui me gêne.
Inf.2 moi je suis obligée de m'éloigner du texte on rend plus l'esprit de ce texte, qui est ironique … C'est à toi, traductrice, de rendre le texte intelligible aux gens auxquels tu t'adresses …
Inf.1 Mais pas à l'intérieur du texte, parce que tu n'as pas le droit de re-écrire le texte, tu n'as pas le droit de rajouter quelque chose au texte, c'est légalement interdit …

C'est là qu'on mesure la pertinence de notre définition de la culture. Elle permet de faire comprendre à l'informatrice 1 qu'elle n'a pas à se

[1] Pour les principes de l'analyse conversationnelle au service d'une étude des stratégies traduisantes cf. Stefanink (1995).
[2] Le corpus cité a été établi dans le cadre d'un stage de formation organisé par le CREDIF en 1993 pour la formation continue des professeurs de FLE à l'étranger.



BDD-A24413 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:50:19 UTC)

culpabiliser, quand elle parle de « rajouter quelque chose au texte », qu'en glosant le nom de « Tonton » par une traduction explicative du type « sobriquet gentil que les Français donnent à leur Président, François Mittérand », elle ne « trahit » pas le texte, elle ne « rajoute » rien au texte, mais lui reste fidèle en explicitant ce qui est implicite pour le locuteur français, satisfaisant ainsi au critère d'intelligibilité de l'inf. 2. qui, elle aussi, confond le « texte » avec les mots du texte, même si, par ailleurs, elle réagit intuitivement de façon correcte et traduit « l'esprit du texte ».

### *3.2. La notion de fidélité et le traitement des éléments culturels d'un point de vue diachronique*

La dichotomie entre l'attitude sourcière et l'attitude cibliste, que nous venons de constater, a profondément marqué toute l'histoire de la traduction, avec des justifications à chaque fois différentes.

Une conception étroite de la fidélité a pu donner lieu à des traductions littérales de textes sacrés, qui a pu aller jusqu'à interdire toute traduction de ces textes, et ceci malgré les fortes tendances au prosélytisme ! Ainsi, on a attendu 5 siècles avant de traduire le Coran en latin. Avant cette première traduction, par respect pour la « Parole Divine », on a placé des traductions littérales, interlinéaires, en face du texte original, pour permettre aux nouveaux peuples convertis à l'Islam (Turcs, Perses etc.) d'accéder, tant bien que mal, au sens: transformer la parole de Dieu tel qu'il l'avait léguée au prophète Mohammed eut été un sacrilège. Et la traduction du nom même d'« Allah » par « Dieu » fait l'objet de débats jusqu'à nos jours (Mansour 1997, 447-476). Il est intéressant de constater que ce respect de la parole divine peut aller jusqu'à s'étendre à d'autres « Dieux » comme Jacques Lacan (1975), dont les traductions en allemand sont illisibles, parce qu'elles vont jusqu'à imiter servilement la syntaxe française de « la voix du maître », sur des points qui, pourtant, ne sont en rien particuliers au style de l'auteur. Il s'agit là d'une position extrême de « sourcier » c'est à dire d'un respect outré du texte source (TS) ou, pour le dire plus exactement, des mots du TS.

À l'autre bout de l'axe *sourciers – ciblistes*, les « ciblistes » centrent leur attention sur le récepteur du texte et sur ses attentes, cherchant à produire sur celui-ci le même effet (« *Wirkungsgleichheit* ») que produit le TS sur le récepteur en LS. Ceci peut amener à effacer toute différence culturelle au profit d'un ethnocentrisme culturellement monopolisateur. Ainsi, Reiß/Vermeer (1984) préconisent de traduire l'apparition d'une comète dans une oeuvre littéraire médiévale par une déclaration de guerre entre les États-Unis d'Amérique et l'URSS, dans les deux cas la réaction des personnages du roman étant la même, à savoir : l'exode.



BDD-A24413 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:50:19 UTC)

### *3.3. Une dichotomie à dimension historique*

Cette dichotomie a alimenté les débats tout au long de l'histoire de la traduction. Ainsi, on trouvera dans la *Deffence et illustration de la langue francoyse* de Joachim du Bellay (1904, 82) une invitation à l'« imitation des anciens » « pour élever nostre vulgaire à l'égal et parangon des autres fameuses langues », cette imitation pouvant aller jusqu'à calquer la syntaxe latine pour élever la langue française au niveau du latin et la rendre susceptible de véhiculer des textes scientifiques. Par contre, les traducteurs des XVII$^{e}$ et XVIII$^{e}$ siècles, obéissant à leur désir de créer des textes « agréables à lire», ont allègrement promulgué un type de traduction, connu sous le nom de *belles infidèles*, et ont ouvertement déclaré leur infidélité culturelle au TS, alléguant leur désir de « ne pas offenser le lecteur », par des éléments culturels qui ne lui seraient pas familiers.

À leur tour, à l'instar de Madame de Staël (1871), les romantiques, friands d'exotisme, pour d'autres raisons que du Bellay, ont promulgué un retour aux sources et ont donc plaidé pour une traduction « calquée » sur l'original, même au niveau du style, une position défendue jusqu'au XX$^{e}$ siècle, par un auteur/traducteur comme Walter Benjamin (1923, 166), qui dit, dans une préface à la traduction des *Tableaux parisiens* que « la vraie traduction doit être transparente » ; il plaide pour « la littéralité » de la traduction jusque dans le « transfert de la syntaxe » de l'original. C'est sur la base de ces principes que Lacan a été traduit en allemand, comme nous avons vu plus haut.

Mais le débat est loin d'être clos. Face à cette littéralité dans la traduction de Lacan, le XX$^{e}$ siècle a également pu produire une traduction de Molière, par le célèbre écrivain allemand Hans Magnus Enzensberger (1979), où les personnages du *Misanthrope* (1666) circulent en Mercédès et s'injurient avec les gros mots propres au langage de la jeunesse *« cool »* d'aujourd'hui. Enzensberger est convaincu que la critique de société du *Misanthrope* est toujours d'actualité ; il suffit d'actualiser le cadre dans lequel elle se meut, pour lui redonner toute sa valeur motivante et appellative. Ce faisant, il se place tout à fait dans l'optique de l'exemple donné plus haut par Reiß et Vermeer, qui consiste à traduire l'apparition d'une comète dans le ciel médiéval, par une déclaration de guerre nucléaire entre les deux superpuissances. On pourrait penser que ce critère du même effet à produire chez le récepteur du TC clôt le débat.

Il n'en est rien. Ceux qui, comme Gentzler (1993, 71), ont cru comprendre que la Skoposthéorie prétendait que « la traduction devait être régie principalement par le Skopos du TS » et condamnent le caractère ethnocentrique de telles traductions n'ont pas compris la Skoposthéorie, qui dit que la traduction doit certes être régie par la finalité du TC mais que rien n'oblige celle-ci à être identique avec celle du TS (cf. Stefanink et



BDD-A24413 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:50:19 UTC)

Bălăcescu 2001, 89-104). C'est en fait le donneur d'ordre qui détermine la fonction de la traduction en LC.

Ainsi, la traduction post-coloniale, tout en restant dans le cadre de la Skoposthéorie, prend le contre-pied de Enzensberger en restant fidèle aux éléments culturels du TS, pour des raisons toutefois totalement différentes de celles des romantiques à la recherche de l'exotisme. La traduction post-coloniale s'est en effet constituée comme réaction à une traduction coloniale qui se voulait ethnocentrique, éliminant les éléments culturels autochtones dans le but de dévaloriser les cultures soumises à la domination coloniale. Les traducteurs post-coloniaux vont donc introduire des mots autochtones en les glosant: « Translation as resistance » (Venuti 1995, 170).

N'y a-t-il donc pas de solution au débat controversé sur les éléments culturels dans la traduction ? La réflexion théorique sur la traduction permet-elle de dégager des critères susceptibles de trancher la question ?

### *3.4. Légitimations divergentes des différentes prises de position*

Historiquement, comme nous l'avons vu, les arguments pour l'une ou l'autre façon de traduire ont pu être très différents. Alors que pour les traducteurs des Textes Sacrés, il s'agit de respecter la parole divine (y compris celle de Lacan) quitte à ce que ce respect - notamment du fait de la non-intégration des éléments culturels - devienne une entrave à la communication, du Bellay, quant à lui, a plaidé pour l'imitation du style et de la syntaxe des anciens pour des raisons de politique linguistique. Chez Mme de Staël, c'est le goût de l'exotisme, caractéristique des romantiques, qui a développé son respect des éléments culturels autochtones dans le TS. Dans la traduction post-coloniale, c'est encore la politique qui est à l'origine du parti pris stratégique, mais cette fois-ci elle n'est plus linguistique mais culturelle. Quatre argumentations différentes pour le même plaidoyer en faveur d'un *« verfremdendes Übersetzen »* (au sens où l'entendait Schleiermacher (1813/1973) qui accorde la priorité à la littéralité du texte source.

Ce sont pourtant ces mêmes traducteurs de Textes Sacrés, cités ici même comme sourciers, qui ont le plus contribué à animer le débat entre sourciers et ciblistes. Alors que Martin Luther (1530) devait encore lutter contre le reproche du non-respect de la littéralité de sa traduction au niveau de la syntaxe et des catégories grammaticales, Eugene Nida (1964) prend pleinement conscience du caractère de texte appellatif que représente la Bible (même si lui-même ne formule pas cette prise de conscience en ces termes) et comprend que le « pain quotidien » doit être remplacé par le bol de riz chez l'Indien et le poisson chez l'Esquimau, s'il veut convaincre ces cultures différentes de se rallier à la foi chrétienne.



BDD-A24413 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:50:19 UTC)

## 4. Une théorie régissant l'intégration des éléments culturels dans la traduction: la "Skoposthéorie"

### *4.1. La « fonction » comme élément commun à toutes les légitimations historiques*

Si nous examinons les différentes attitudes adoptées au cours de l'histoire face au degré d'intégration des éléments culturels dans la traduction, nous constatons qu'elles ont toutes un dénominateur commun : la fonction - ou finalité - de la traduction.

Cette fonction est déterminée par le donneur d'ordre, le commanditaire ou, encore, initiateur de la traduction (qui peut d'ailleurs très bien être le traducteur lui-même). Celui-ci décide en fonction du récepteur du texte. Si, d'entrée, le donneur d'ordre déclare que son texte doit servir à enrichir culturellement la LC – comme c'est le cas des tenants de la *Polysystem Theory* ou de la *Manipulation School* (Bassnet 1991), qui vont même jusqu'à donner un statut de genre littéraire à la littérature traduite, il introduira des éléments culturels étrangers à la LC, tout en les accompagnant des informations permettant au récepteur de les comprendre. Si au contraire la fonction de la traduction reste la même, il doit tendre à un texte qui produise le même effet (la « *Wirkungsgleichheit* » chez Reiß/Vermeer 1984) sur le récepteur en LC. Une théorie qui tient compte de ces différents facteurs est la « Skoposthéorie » élaborée par Reiß/Vermeer (1984).

### *4.2. La Skoposthéorie: un guide et un instrument d'évaluation*

Ainsi, le respect de la Skopostheorie aurait évité au traducteur allemand de la version musicale de *Pygmalion – My fair Lady* de nous présenter une « *flower girl* » londonienne parlant un dialecte berlinois. Au lieu de veiller à une cohérence intratextuelle, préconisée par la *Skopostheorie* comme priorité face à la cohérence intertextuelle, le traducteur à cherché une équivalence – en l'occurrence au niveau sociolectal - sans prendre en considération la fonction du texte entier. Ceci devient grotesque lorsque Higgins - le savant phonéticien, qui sait dire jusqu'au nom du quartier londonien où sont nés et où ont vécu les gens, après les avoir entendu prononcer deux, trois phrases – se base sur le dialecte suisse et le dialecte autrichien parlé par deux des protagonistes dans cette comédie musicale pour diagnostiquer qu'ils ont passé leur enfance au pays de Galles et fait leurs études à Oxford, une erreur fatale dans cette pièce où toute l'action est basée précisément sur les sociolectes et les diagnostics du Professeur Higgins. Un échec complet du point de vue traductologique.



BDD-A24413 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:50:19 UTC)

L'exemple suivant de la traduction comparée française et allemande d'un livre pour enfants américain, destiné à leur apprendre à lire, montre l'utilité d'un guide tel que la Skoposthéorie. Avant que l'univers multi-culturel de la *rue Sésame* n'envahisse l'univers de l'enfant anglo-saxon, celui-ci vivait dans l'atmosphère sécurisante de la famille *Dick, Jane* et *Spot*. *Spot* était le chien de la famille et était à un tel point associé à l'idée d'une atmosphère familiale sécurisante, qu'il avait même réussi à se faire une place dans les livres de classe, où il servait à apprendre à lire aux enfants avec des phrases comme « *Dick sees Jane, Jane sees Spot, Jane walks Spot* », etc. Cela a donné lieu à une collection de livres pour enfants ayant pour titre *Spot* et représentant le chien, avec sa tache marron, sur la couverture. « *Spot* » était aussi un des noms de chien les plus répandus.

En 1987, une maison d'édition française publie une traduction française de cette collection. Cela en reprenant le titre de *Spot* tel quel, sans le traduire (sans doute en se prévalant d'une « maxime de traduction » tacite que les noms propres ne se traduisent pas). Le résultat est que la finalité première du livre, qui est d'apprendre à lire, est totalement négligée : comment l'enfant peut-il apprendre les règles de lecture françaises, puisqu'il s'agit d'un mot étranger prononcé [spŏt] avec un *o* ouvert bref, alors que d'après le règles françaises, il devrait prononcer [spo :], avec un *o* fermé plutôt long. Par ailleurs, les connotations affectives véhiculées par le mot en anglais sont totalement perdues. Tout au plus l'enfant français associera-t-il des connotations négatives agressives s'il connaît des mots comme « spot publicitaire » ou le spot lumineux agressif de la discothèque de son grand frère. Il ne retrouvera pas non plus la justification du nom dans la tache brune sécurisante qui orne le pelage du chien.

La traduction allemande a choisi, avec le nom de *Flecki,* une stratégie certes réductrice, mais conservant la justification du nom (*Fleck* = tache) ainsi qu'une certaine affectivité avec le suffixe hypocoristique *–i*. Une traduction française par *tachu* aurait gardé le côté affectif et le côté motivation du nom. Une traduction par *Médor* aurait certes perdu la justification de ce nom, mais aurait gardé quelque chose de la connotation affective et aurait tenu compte de l'usage en vigueur en France, où le nom de *Médor* véhicule la même connotation un peu archaïque du brave chien de la famille, faisant partie des meubles et inspirant un sentiment de sécurité.

## Conclusion

On ne peut envisager le problème de la traduction des éléments culturels d'un texte sans tenir compte de la fonction générale du texte. La Skoposthéorie nous fournit les critères de décision et d'évaluation de nos choix traduisants.



BDD-A24413 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:50:19 UTC)

**Références bibliographiques**

Bassnet, Susan. *Translation Studies*. London : Routledge, 1991.
Benjamin, Walter. « Die Aufgabe des Übersetzers ». In : Hans Joachim Störig (Hrsg.). *Das Problem des Übersetzens*. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1969 [1923] : 182-195.
Clyne, Michael. « Cultural Differences in the Organization of Academic Texts: English and German ». *Journal of Pragmatics* 11, 1987 : 211-247.
Du Bellay, Joachim, Chamard, Henri. *La Deffence et illustration de la langue francoyse*. Paris : Librairie Albert Fontemoing, 1904.

Enzensberger, Hans Magnus. *Der Menschenfeind*, Frankfurt : Suhrkamp Insel Verlag, 1979.
Gautier, Laurent. « Zur Phraseologie des Verfassungsrechts : Ansatz einer kontrastiven Analyse Französische-Deutsch ». In : Annette Sabban (dir.). *Phraseologie und Übersetzen*. Bielefeld : Aisthetis Verlag, 1999: 81-98.
Gentzler, Edwin. *Contemporary Translation Theories*. London : Routledge, 1993.
Gerzymisch-Arbogast, Heidrun & al. (dirs.). *Wege der Übersetzungs- und Dolmetschforschung*. Tübingen : Narr, 1999.
Goscinny, René, Uderzo, Albert. *Asterix, der Gallier*. Stuttgart: Epaha, 1968.
Goscinny, René, Uderzo, Albert. *Astérix, le Gaulois*. Paris : Dargaud, 1954.
Goscinny, René, Uderzo, Albert. *Asterix Eroul Galilor*. Bucureşti : Egmont Romania, 1994.
House, Juliane. « Contrastive Discourse Analysis and Misunderstanding: the Case of German and English ». In : Marlis Hellinger, Ulrich Ammon (dirs.). *Constrastive Sociolinguistics*. Berlin : Mouton de Gruyter, 1996 : 88-133.
House, Juliane. « Zur Relevanz kontrastiv-pragmatischer und interkultureller Diskursanalysen für das Fachübersetzen ». In : Gerzymisch-Arbogast & al. (dir.). *Wege der Übersetzungs- und Dolmetschforschung*. Tübingen: Narr, 1999 : 43-54.
Lacan, Jacques. *Le séminaire de Jacques Lacan. Livre XX, Encore 1972-1973*.Texte établi parLuther, Martin (1530) « Sendbrief von Dolmetschen ». In : *Dr. Martin Luthers Werke*. Weimar: Hermann Boehlaus Nachfolger. Band 30, Teil II. 1909 : 632-646.
Mansour, Mohammed Ahmed. « Zur Problematik der Übersetzung des Koran. Ansätze zur Bewertung einiger Übersetzungen ins Deutsche ». In : Nadia Metwally & al. *Kairoer Germanistische Studien*. Kairo : Bd. 10., 1997 : 447 - 476.
Miller, Jacques-Alain. Paris : Seuil, 1975.
Molière, Jean-Baptiste Poquelin. *Le Misanthrope*, 1666.
Nida, Eugene. « Semantic Structure and Translating ». In : Wolfram Wilss, Gisela Thome (dirs.). *Aspekte der theoretischen sprachbezogenen und angewandten Übersetzungswissenschaft II*. Heidelberg : Groos, 1974 : 33-63.
Nida, Eugene. « Translating Means Translating Meaning - A Socio-Approach to Translating ». In : Hildegund Bühler (dir.). *Translators and their Position in Society :Proceedings of the Xth World Congress of FIT*. Vienna: Wilhelm Braumueller, 1985 : 119-125.
Nida, Eugene. *Toward a Science of Translating*. Leiden: E. J. Brill, 1964.



**BDD-A24413 © 2009 Editura Universităţii de Vest**
**Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:50:19 UTC)**

Reiß, Katharina, Vermeer Hans. *Grundlegung einer Translationstheorie*. Tübingen : Niemeyer, 1984.
Robert, Paul. *Petit Robert* : *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : Le Robert, 1977.
Schleiermacher, Friedrich. « Über die verschiedenen Methoden des Übersezens ». In: H. J. Störig (Hrsg.). *Das Problem des Übersetzens*. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1973 : 38-79.
Staël, Anne Louise Germaine de. « De l'esprit des traductions ». In : *Œuvres complètes de Mme de Staël (1766-1817)*. Paris : Firmin-Didot, 1871 : 294-297.
Stefanink, Bernd, Bălăcescu, Ioana. « Une traductologie au service de la didactique : l'école allemande au sein de la famille traductologique ». *Le langage et l'homme. Traductologie – Textologie* XXXVI, septembre 2001 : 89-104.
Stefanink, Bernd. « L'ethnotraductologie au service d'un enseignement de la Traduction centré sur l'apprenant ». *Le langage et l'homme* 4, 1995 : 265-293.
Uderzo, Albert, Goscinny, René. *Astérix, le Gaulois*. Paris : Dargaud, 1954; traduction allemande par Gudrun Penndorf. *Asterix, der Gallier*. Stuttgart : Epaha.
Venuti, Lawrence. *The Scandals of Translation. Towards an Ethics of Difference*. London : Routledge, 1995.



**BDD-A24413 © 2009 Editura Universităţii de Vest**
**Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:50:19 UTC)**